CRITIQUE, opéra. LYON, opéra de Lyon (du 14 au 24 juin 2025). MOZART : Cosi fan tutte. D. Johnny, R. Banjesevic, R. Lewis, I. Kutyukhin… Marie-Eve Signeyrole / Duncan Ward

Dans sa nouvelle production de *Così fan tutte* de W. A. Mozart, présentée à l'Opéra de Lyon (jusqu'au 24 juin 2025), la metteuse en scène Marie-Eve Signeyrole transpose l'intrigue dans une école des Beaux-arts. Le décor de Fabien Teigné déploie un amphithéâtre aux gradins mobiles, où des étudiants observent et participent à l'*expérience* orchestrée par Don Alfonso, transformé en professeur de philosophie. Les gradins pivotent pour révéler des espaces changeants : un atelier de nu, une rue projetée où les amants pédalent sur des vélos, ou un jardin intime éclairé par les lumières sobres de Philippe Berthomé. Des projections vidéo annotent l'action comme un tableau pédagogique, soulignant réactions muettes et détails scéniques, tandis qu'un « *choeur de figurants-étudiants* » – des couples de spectateurs invités à prendre part à la représentation sur la scène ! – incarne un miroir

vivant de notre société d'aujourd'hui…

L'innovation majeure réside dans l'intégration de jeunes spectateurs volontaires (âgés entre 20 et 32 ans) parmi les figurants. Ces étudiants, témoins actifs des manipulations d'Alfonso, dynamisent l'espace par leurs déplacements chorégraphiés. Lorsque les gradins s'écartent, ils animent des tableaux visuels forts : le simulacre d'empoisonnement des amants devient une performance artistique, et la leçon de séduction dans l'atelier de nu mêle érotisme et innocence. Les costumes contemporains (vestes *casual*, robes légères etc.) effacent toute distance historique, ancrant la versatilité des sentiments dans une modernité immédiate.

La distribution vocale est un *satisfecit* total. La soprano serbe **Tamara Banješević** (Fiordiligi) possède un timbre puissant et dense domine les sauts vertigineux de « *Come scoglio* », déployant des aigus flamboyants et des *pianissimi* fiévreux. Son corps écartelé entre devoir et désir incarne la fracture intérieure du personnage. La sulfureuse mezzo canado-omanaise **Deepa Johnny** (Dorabella) offre à nouveau à l'auditoire sa voix ambrée et lumineuse, capturant les contradictions du rôle avec une spontanéité juvénile. Son jeu physique épouse les élans impulsifs de la soeur cadette. Ancien membre du *Studio* de la maison lyonnaise, le prometteur ténor américain **Robert Lewis** (Ferrando) dévoile un lyrisme touchant, naviguant l'étendue technique du rôle avec aisance, notamment dans les moments de désespoir feint ou réel. Son collègue russe **Ilya Kutyukhin** (Guglielmo) est un baryton au timbre clair et résonant, qui allie virtuosité vocale et assurance scénique, jouant avec brio l'arrogance masculine. La jeune **Giulia Scopelliti** (Despina), également issue du Studio de l'Opéra de Lyon, offre une Despina moins espiègle qu'avisée. Sa voix large et sonore habite les travestissements (notaire, médecin) sans caricature. Quant à l'italien **Simone del Savio** (Don Alfonso), loin du cynisme traditionnel, son

Alfonso est un humaniste manipulateur. La voix chaleureuse et autoritaire, renforcée par des apartés parlés, impose une présence « doctorale »

Le chef d'orchestre britannique **Duncan Ward**, placé à la tête de l'**Orchestre de l'Opéra national de Lyon**, impulse une ouverture nerveuse et contrastée qui annonce d'emblée la vitalité du spectacle. Sa direction alerte épouse les revirements de l'intrigue : elle souligne l'ironie des ensembles comiques (comme le quatuor « *La mano a me date* »), tout en déployant une palpitation sensuelle dans les duos d'amour. Les instruments à vent répondent avec des couleurs rêvées, notamment le cor dans les *arie d*e Fiordiligi, tandis que le chœur « maison » – excellemment préparé par **Benedict Kearns** – se fond avec naturel dans la foule estudiantine. Les récitatifs secs, soutenus par un clavecin inventif, gagnent en modernité grâce à des ponctuations de violoncelle en arrière-plan.

Cette production lyonnaise réinvente la farce de Lorenzo Da Ponte en laboratoire des émotions, où la scénographie innovante et les performances vocales exceptionnelles servent un propos universel : l'inconstance n'est pas trahison, mais bien d'essence humaine. Duncan Ward et Marie-Eve Signeyrole offrent un dialogue parfait entre orchestre et scène, tandis que les six solistes, portés par une jeunesse audacieuse, rappellent que Mozart reste un terrain de jeu inépuisable pour les artistes d'aujourd'hui.



CRITIQUE, opéra. LYON, opéra de Lyon (du 14 au 24 juin 2025). MOZART : Cosi fan tutte. D. Johnny, R. Banjesevic, R. Lewis, I. Kutyukhin… Marie-Eve Signeyrole / Duncan Ward. Crédit photo © Paul Bourdrel

CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra

de Lyon (du 13 au 24 mai 2024). BERLIOZ : Béatrice et Bénédict. C. Molinari, R. Lewis, G. Scopelliti… Damiano Michieletto / Johannes Debus.

Aucun des opéras de Hector Berlioz à part bien sûr *La Damnation de Faust*, n'appartient au répertoire courant des théâtres lyriques, et *Béatrice et Bénédict* – une adaptation du fameux *Beaucoup de bruit pour rien* de Shakespeare – est le moins souvent représenté de tous aux côtés de *Benvenuto Cellini*, même si l'actualité remet l'ouvrage sous les feux de la rampe ces derniers temps, à l'instar d'une production signée par Pierre-Emmanuel Rousseau pour Angers-Nantes Opéra en début de saison.



Las, cette production scénique confiée au metteur en scène vénitien **Damiano Michieletto** (omniprésent puisqu'il met au même moment en scène *Don Quichotte* de Massenet à l'Opéra national de Paris, que nous n'avons pas plus aimé…) – convainc bien moins celle précitée, et l'italien s'ingénie à coller au plus pur "*regietheater*" allemand, et il ne reste plus grand chose, surtout en première partie, de la trame du chef d'oeuvre berliozien. La scénographie de **Paolo Fantin** (transfuge de la *Fura dels Baus*…) représente un grand cube blanc où fourmillent des micros sur pied, parmi lesquels surfent Somarone, personnage inventé par Berlioz, grimé ici en ingénieur du son, casque sur les oreilles et magnétophone en bandoulière, qui gère la disposition de choristes, habillés de costumes contemporains, qui se positionnent devant les micros, avec leur partition en main. Un singe fait alors son apparition sur scène, que Bénédict (en treillis militaire…) tente d'apprivoiser, avant que la paroi blanche du fond ne

s’élève vers les cintres pour laisser entrevoir le décor luxuriant d’une forêt tropicale où s’ébattent Adam et Ève dans le plus simple appareil, symboles d’un “état premier”, vite emporté à son tour pour disparaître de la vue des spectateurs… Baste !

La distribution vocale – si elle offre l’occasion aux jeunes chanteurs de l’**Opéra Studio** de se frotter à des premiers rôles – ne comporte en revanche aucun chanteur Français… ce qui est tout de même un comble pour un bijoux de l’Opéra comique français dans la troisième ville de France ! D’autant que, pour beaucoup, la prononciation de la langue de Molière s’avère peu idiomatique, pour ne pas dire “exotique”, un reproche que l’on ne pourra cependant pas faire à l’héroïne de la soirée, perle de la distribution, la mezzo italienne **Cecilia Molinari** (qui ne fait pas partie de l’Opéra Studio, à contrario des ses autres collègues…), qui offre à Béatrice son beau mezzo ample et capiteux, son tempérament fougueux et sa sensualité exacerbée font notamment merveille dans son redoutable air du second acte, « *Il m’en souvient* », qu’elle chante avec autant d’intelligence que de nuance. Le ténor britannique **Robert Lewis** ne fait pas un sort à toutes les notes du rôle de Bénédict, assez exigeant dans l’aigu, et s’il fait montre d’une belle musicalité et d’une certaine vaillance, son français gagnerait (surtout dans le parlé) à être plus soigné. Le plus “exotique” étant celui du baryton polonais **Pawel Trojak** qui, dans le rôle de Claudio, possède une indéniable autorité, tandis que la soprano italienne **Giulia Scopelliti** a les épaules requises pour rendre justice au personnage de Héro : avec son timbre délicat, elle se montre parfaite musicienne dans les ensembles et délivre son grand air alla Weber « *Je vais le voir* », et ses vocalises pleines d’éclat. Le duo nocturne entre elle et sa confidente Ursule – la mezzo sud-africaine **Thandiswa Mbongwana**, au timbre chaud et cuivré – ne manque pas non plus de faire passer le long frisson d’émotion attendu. De son côté, le Don Pedro du baryton-basse thaïlandais **Pete Thanapat** possède une voix

puissante et bien projetée. Enfin, la basse wallonne **Ivan Thirion**, à la voix sonore et affirmée, se taille un franc succès dans le rôle comique de Somarone.

En fosse, le chef allemand **Johannes Debus** dirige un orchestre et un chœur maison toujours aussi impeccables, mais l'ensemble reste par trop sage, et s'il se montre très à l'aise dans les pages lentes ou élégiaques, il n'enflamme en revanche à aucun moment les envolées orchestrales de la partition de Berlioz… Dommage !

CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra de Lyon (du 13 au 24 mai 2024). BERLIOZ : Béatrice et Bénédict. C. Molinari, R. Lewis, G. Scopelliti… Damiano Michieletto / Johannes Debus.

VIDEO : "Béatrice et Bénédict" de Berlioz (selon Damiano Michieletto) à l'Opéra national de Lyon